

## La transmission comme appel à exister<sup>1</sup>

Récemment un jeune homme ayant connu des moments délirants revient dire bonjour à la Traversière<sup>2</sup>, notre communauté thérapeutique à Nivelles, et nous parlons de l'importance de son séjour passé pour son bien-être actuel. Il dit que maintenant, il regrette de ne pas avoir participé à l'atelier équitation pendant son séjour, mais il observe qu'à l'époque il était comme gelé, incapable de participer. Il est content que l'atelier existe, même s'il n'a pas participé. Il nous conseille de bien observer les résidants et de repérer ce qu'ils aiment bien. Il dit qu'il faut les soutenir dans ces envies. Il continue sur son élan et il nous conseille de considérer notre travail comme « planter une idée dans la tête ». C'est peut-être lugubre comme image, dit-il, mais ce n'est pas comme cela qu'il veut le dire. Cette idée, plantée dans la tête, a besoin de grandir. Il faut du temps.

### *La transmission: une notion polyphonique*

« Il faut du temps. » Parlant du temps, Maldiney<sup>3</sup> faisait déjà remarquer que “le maintenant est toujours en train de se faire”. Et pendant ce « maintenant » nous sommes continuellement traversés par plein d'influences, conscientes et pas conscientes, internes ou entre personnes, entre générations, entre institutions, entre écoles, entre époques. N'oublions pas les influences à l'intérieur de nous. Et les influences du fait que nous parlons et écoutons. Ces influences et leurs effets sont d'une grande complexité, il n'est pas aisé de les repérer, les décrire et les comprendre. Des influences et aussi des interactions, des relations. Mais à quel moment pouvons-nous dire qu'une influence devient une transmission? Qu'est ce que la transmission, comme influence, a de spécifique ?

En Néerlandais, cette notion de transmission est diluée en plusieurs sens comme celui de transport, transmission, transfert, transmutation. En français, la notion de transmission semble plus condensée. Etymologiquement, transmettre signifie « envoyer au-delà », jeter avec force loin de soi (transmittere en latin). Transmittere avec la notion de l'au-delà tient, en soi, l'idée d'un passage et d'une différence. Mais en regardant de plus près, ce mot si évident ne semble pas si évident. C'est la raison pour laquelle, dans ce texte, ce mot de transmission est utilisé dans un sens polyphonique.

Plusieurs domaines font appel à la notion de transmission. Pensons à la transmission de la radiation, comme la lumière par exemple. Dans ce domaine, la question se pose de savoir quelles qualités la matière doit avoir pour permettre la transmission. La transmission d'une émission de radio par exemple. Ou quelle matière permet de bloquer la radiation dans le cas d'une radiation nucléaire. Il y a le domaine de la transmission mécanique, avec la transmission d'une force. Dans

---

<sup>1</sup> Imprimé dans *Transmittere*, édition de l'asbl La Traversière, 2015.

<sup>2</sup> L'asbl la Traversière a été fondé en 1990 et a depuis lors une convention Inami pour sa communauté thérapeutique, et depuis 2000 une convention Inami pour son centre de jour la Fabrique du pré. [www.latraversiere.be](http://www.latraversiere.be), [www.lafabriquedupre.be](http://www.lafabriquedupre.be).

<sup>3</sup> Henri Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, 1991, J. Millon éd., Grenoble

une voiture la boîte de vitesse, par exemple, peut doser la transmission et l'adapter selon les situations. Ou dans le domaine de la médecine: la transmission d'une maladie, une contagion. La transmission génétique. Transmission de pensée, la télépathie. En regardant de plus près ces domaines, nous pouvons repérer qu'il existe aussi une notion de dangerosité dans la transmission. Le danger vient du dosage à respecter pendant la transmission. Mais aussi le contenu de ce qui est transmis peut être dangereux. La transmission parle d'une influence par une force, mais qui peut nuire autant par son contenu que par son intensité.

Concernant l'être humain nous pouvons dire qu'il est toujours à la recherche d'une cohérence et que nous préférons nous considérer comme un capitaine sur ce bateau que nous sommes. Nous essayons de devenir ou de rester maître d'une cohérence entre nous-même et notre entourage. Mais de cohérence en cohérence, la vie n'est pas que continuité, nous vivons régulièrement des crises. Nous ne sommes pas que maître de notre vie, mais malgré cela nous essayons de ne pas nous noyer. La physique parle de forces et d'influences, mais pour l'être humain il est très différent de recevoir le choc ou de le donner. Et l'être humain, se considérant comme capitaine de sa vie, aime bien dire : « Moi, je... ». Mais comment considérer ce « moi », ce « je » ? Comme capitaine de notre bateau, nous pensons faire des choix, mais qu'en est-il de ce que nous choisissons et de ce qui est choisi en nous, à travers nous ? Est-ce que l'idée de décider de parcourir un chemin préfiguré, faire une trajectoire organisée n'est pas un peu illusoire ? Est-ce que ce n'est qu'après coup que nous pouvons repérer ce qui a été choisi, comment et éventuellement pourquoi ? Quand un choix a été fait, ce chemin peut donner des directions bien différentes. Est-ce que notre volonté y a toujours beaucoup à voir ? Pourtant nous nous vivons comme ayant des projets, des idées plus ou moins claires sur notre avenir. Qu'en est-t-il quand je me sens sûr de moi-même ? Que j'ai une sorte de conviction, une certitude. Des valeurs, des grandes lignes. A travers les changements, à travers les crises, les hésitations et les choix, ce qui reste, ce qui ne change pas, est-ce que c'est nous, notre essence ? Est-ce un fil, ce qui fait que nous tenons ? Et est-ce que nous y sommes pour quelque chose ? Est-ce qu'il existe, par exemple, un lien entre le « choix » de la maladie et le « choix » du métier comme Léopold Szondi le pensait ?

Est-ce que vous pensez qu'il y a un lien entre le fait d'opter pour une psychiatrie plus institutionnelle, tenant compte de la complexité d'une organisation et la libre circulation, et le fait que ma maman me lisait l'histoire du « nuage vert » écrit par A-S Neill pour les enfants libre de Summerhill, école alternative en Angleterre ? Est-ce moi-même qui aie choisi de m'intéresser à la psychothérapie institutionnelle ?

Avec le « envoyer au-delà », nous pouvons nous imaginer que le mouvement de la transmission inscrit une tension verticale, une suspension, dans notre vécu de l'« ici » au niveau de l'espace et du « maintenant » du temps. Un peu comme si nous regardons l'ici et maintenant d'en haut. Dans cette suspension verticale qui permet de prendre de la distance, la conscience de l'ici et maintenant devient plus grande. Cette tension verticale, induite par la transmission, implique, au niveau de l'espace, un entourage, des lointains. Le mouvement qui est impliqué dans l'envoyer au-delà implique un là-bas et un ici. Cela fait un paysage. Et au niveau du temps, ce mouvement vertical implique du passé, avec une force qui a des conséquences pour l'avenir. Envoyer au-delà au niveau du temps implique un maintenant et un pas maintenant, un autre moment. Cela ouvre sur la possibilité d'une chronologie.

La notion de la transmission est proche de l'idée d'une transformation et de ce fait proche de la notion du processus. Les processus sont rendus au mieux par des verbes : penser, vivre, habiter, choisir... Les transformations, les processus de changement : dans la transmission quelque chose se passe avec le contenu de ce qui est transmis et la force qui est à l'origine de la transmission.

Comme mouvement, la transmission procède, comme nous venons de le dire, de la chronologie. Elle indique par exemple nous et vous, les plus âgés et les jeunes, indiquant un avenir en se référant au passé. Le « trans » indique ce mouvement de sortir de l'ici-maintenant en le gardant vivant, et de prendre un point de vue plus distant, synoptique, symbolique, liant et différenciant. Au niveau chronologique nous pouvons nous dire que la question de l'origine est introduite, le fondement, le pourquoi. Le passage du biologique, c'est à dire vivre, vers l'existentiel, exister. La transmission nous sort d'une certaine égalité, ressemblance vers une mise à une place, à sa place, qui est de l'ordre d'un instituant vers un institué, l'inscription possible d'une différence.

Par exemple, dans une équipe les places importantes, dans et pour la transmission, ne sont pas seulement celles à partir de l'âge (les jeunes versus les plus âgés), mais aussi celles du moment à partir duquel nous nous sommes engagés dans l'institution.

« La transmission met voire « remet quelqu'un en place ». C'est dire qu'elle prononce : tu n'es pas tout, tu n'es que le maillon d'une chaîne, tu as une place certes, celle de frère, de fils, tu peux changer de place pour devenir père à ton tour, grand-père, et un jour ou l'autre tu t'éclipseras, et le monde continuera. Tu ne t'es pas auto-engendré, car le désir de tes ancêtres est la condition de ton être-au-monde, et à ton tour tu devras questionner ton désir de procréer pour engendrer un être non mû par l'instinct, mais par le désir. Bref, ton narcissisme doit être relativisé. Tu n'es et n'es ce que tu es que parce que tu es né d'ailleurs que de toi-même, et parce que tu deviens à partir de ce qu'on t'a transmis. »<sup>4</sup>

Nous pouvons aussi faire remarquer que malgré ou peut-être grâce à la notion de différence, la notion de transmission fait appel à la continuité, au lien, à l'échange. Si dans le changement, il ne reste plus rien d'avant, nous pouvons dire qu'il n'y a pas eu transmission, il y a eu plutôt rupture, cassure, blocage, dissociation. Nous pouvons considérer cette rupture comme situation extrême. A l'autre bout, la situation extrême est celle où tout se transmet, celle du copiage, de l'imprégnation. Entre séparer ou copier, nous devons penser alors le mouvement de la transmission comme une possibilité de différenciation, passage de quelque chose qui est continu et en même temps changé. Il y a un lien et en même temps un changement. Dans la situation extrême de copiage, nous subissons une influence sans en faire quelque chose : sans s'en rendre compte, nous sommes dans l'aliénation. Agis par une force venant d'ailleurs, nous ne faisons que répéter et agir l'étrangeté en nous. Dans l'autre situation de blocage ou rupture, quand rien ne se transmet, nous sommes solipsiste, seuls au monde, sans lien avec les influences autour de nous. Une transmission "qui se passe bien", est une digestion personnelle de quelque chose qui vient de l'extérieur, ou un intérieur qui est réveillé par l'extérieur. Cette appropriation personnelle se voit par exemple dans la situation où un père fait envers son fils comme son père l'a fait envers lui, mais en même temps à sa façon personnelle.

---

<sup>4</sup> Michel Tozzi, *La transmission et l'individualisme contemporain*, 2008, <http://www.philotozzi.com/2008/04/la-transmission-et-lindividualisme-contemporain>

Quand à partir de deux cellules vivantes, une nouvelle vie commence, la vie « re »-commence, elle se transmet de vivant à vivant. La question de la transmission est posée d'emblée. Mais ce choix de vivre, de dire oui à la vie à notre naissance, à ce vivre qui a été transmis en nous, reprend un deuxième souffle à partir de la question de la direction que nous allons donner à cette vie. Qu'est-ce que nous allons reprendre, dans notre choix existentiel, de ce qui a été transmis par, par exemple, nos parents? La destruction et la mort sont présentes dans les deux extrêmes, quand il n'y a plus de force qui vient de l'intérieur ou de l'extérieur, ou quand trop de force vient de l'intérieur ou de l'extérieur. Pour Georges Bataille<sup>5</sup>, à l'opposé de la reproduction est la mort. Quand on est, on ne s'occupe pas à transmettre. La transmission « bien dosée » est du côté du vivant. Transmettre est plus qu'échanger, donner et recevoir, participer. La transmission est là à partir d'une différence, le transmetteur sort de la participation. Une position différente. Le transmetteur, concerné par la transmission, veut faire passer quelque chose comme une expérience, une valeur, à une autre personne. Pour introduire une continuité, au delà d'un certain temps, parfois une vie ou plus. Ou transmettre pour faire grandir, faire connaître l'idée, la valeur ou l'expérience. On ne veut, par exemple, pas mourir sans avoir transmis des connaissances, des expériences. On veut se reproduire, ou reproduire à partir d'une relation qui a de la valeur. On ne veut pas rester seul avec certaines valeurs, on veut que d'autres profitent aussi. On peut aussi trouver que ce qu'on a envie de transmettre est tellement génial, qu'on veut trouver un public. Une reconnaissance narcissique. Se pose bien-sûr aussi la question du rapport qu'on a avec l'objet qu'on veut transmettre. Est-ce qu'on est fondateur ou passeur? Est-ce que on veut inaugurer ou témoigner?

La mort et la reproduction. Mourir et vivre. Transmettre est du côté du vivant, mais c'est aussi se confronter à la mort, accepter une limitation, reproduire est aussi mourir un peu. Transmettre est aussi perdre, et en même temps gagner, mais à un niveau différent. Le processus de la transmission est signé par le saut. Transmettre est prendre un risque, ou en tout cas accepter un inconnu. S'inscrire dans la chaîne de la vie, est accepter d'être limité. Il est curieux que cette formulation fasse fort penser au fait que nous sommes des êtres parlant. Parler est accepter d'être limité, nous n'arrivons jamais à tout dire.

Ces réflexions qui peuvent peut-être sembler fort gratuites, sont issues du travail institutionnel avec les personnes psychotiques. Les questions que les personnes psychotiques nous posent, parfois explicitement, touchent à ce qui est fondamental dans la vie. Un jeune me disait encore récemment : « Je n'arrive pas à dire « je » ». La souffrance de la psychose me semble-t-il est fort proche aussi d'une difficulté de la transmission.

## ***La transmission: une impossibilité?***

Jusqu'ici nous avons surtout parlé de la transmission qui se fait sous forme d'interactions involontaires, non conscientes, que nous pouvons remarquer après coup. Mais qu'en est-t-il quand, de la part du transmetteur, il y a une volonté de transmettre ? Le professeur qui veut transmettre son cours, le fondateur qui veut transmettre aux nouveaux, le politicien qui veut faire passer ses idées ? Est-t-il possible de définir une politique de la transmission ? Pas dans le sens de la politique, mais plutôt comme le politique, un politique local. Le politique au sens de la

---

<sup>5</sup> Georges Bataille, *L'Expérience intérieure*, 1943, Gallimard, Paris.

coexistence au sein de la cité, la « politeia ». La politique fait partie du politique, bien sûr, mais le politique, c'est beaucoup plus large, c'est ce qui permet de tenir ensemble. Comment penser les moyens, les facilitateurs de la transmission ? Cette question est aussi très complexe. Comment penser la possibilité de la transmission ? Est-ce que la transmission est seulement du hasard, tuchè, ou est-ce qu'elle peut être organisée ? Comment faire pour que ce qui est transmis touche l'autre suffisamment pour qu'il ait envie de reprendre ce qui a été transmis ? Et vient la question de l'inscription : est-ce que ce qui a été transmis restera ? Comment consolider cette transmission ? Mais aussi, comment éviter que la transmission devienne doctrine, que chaque originalité soit coupée au nom du penseur original. Qu'il y ait un interdit de mettre un pied en dehors des frontières du groupe. Cette situation crée un groupe incestueux<sup>6</sup>. Comment éviter que la transmission ne soit pas prise en compte ? Ou bloquée ? L'ambiance qui est créée dans « En attendant Godot » de Samuel Beckett est très parlante pour imaginer ce qui se passe quand la transmission ne se fait plus. Dans cette pièce, rien ne se passe, tout semble gelé, c'est un sentiment d'impuissance qu'on vit en regardant, pour certains à la limite du supportable. Ce qui est intéressant de comprendre c'est que, quand nous apprenons le contexte, cette impression d'impuissance disparaît.<sup>7</sup> Historiquement, il est fort probable que Samuel Beckett ait situé Vladimir et Estragon dans le massif central en France pendant la deuxième guerre mondiale, et qu'ils attendaient Godot, un passeur qui allait leur montrer le chemin pour fuir vers l'Italie. Attendre Godot est situé dans un lieu de passage, où le passage ne se fait pas.

En tout cas, si quelqu'un veut transmettre, il lui faut une autorité reconnue, légitimée par sa fonction, son rôle, son statut, son mandat, sa compétence (coutumière, juridique, religieuse, scientifique, etc.). Mais même en ayant cette autorité reconnue, la transmission n'est pas garantie. La transmission n'est pas un processus qui peut être procédural, ayant une réussite garantie. En plus, le contenu (des valeurs, des savoirs et connaissances, des savoir-faire et compétences, des attitudes) de ce qui veut être transmis n'est pas facile à prédire. Ce qui est transmis est doté d'une valeur, et ne se discute guère, car cela est établi par la force d'une tradition (le dogme religieux), ou d'une preuve (par exemple le savoir).

Tosquelles<sup>8</sup> : « Quand on essaye de raconter sa propre histoire, écrire des mémoires : ce qu'on évoque sans être très radicalement faux est toujours faux, ou faussé. C'est à dire que parfois on met l'accent sur une sorte de ton épique comme si on était un héros extraordinaire. Comme si on s'en est tiré grâce à notre puissance narcissistique magique quoi, nos valeurs spirituelles caractérogiques etcetera quoi, et parfois quand on évoque le passé comme des histoires misérabilistes, putain de vie. C'est déformé, même si on veut être sincère. La sincérité est peut être le pire des vices. » Un conteur fait un tri sur ce qu'il dit.

« La transmission est censée faire sortir de l'enfance (rites d'initiation), de l'ignorance, elle acculture, produit un effet civilisateur, d'insertion sociale et professionnelle. Elle a un effet

---

<sup>6</sup> Paul Verhaeghe, *The crucial problems: the end of the treatment, transmission and institutionalisation*, in *The Letter. Lacanian Perspectives on Psychoanalysis*, spring 1997, pp. 117-122.

<sup>7</sup> *D'où viennent tous ces cadavres? Une lecture historique de en attendant Godot*, Un dialogue entre Pierre et Valentin Temkine, 2007. [www.revue-texto.net/Dialogues/FR\\_Temkine.pdf](http://www.revue-texto.net/Dialogues/FR_Temkine.pdf).

<sup>8</sup> François Tosquelles. Transcription du video: *Une politique de la folie*, réalisateur : François Pain.

intergénérationnel puissant, puisqu'elle économise le temps des tâtonnements, des erreurs, et met à disposition les acquis comportementaux et intellectuels reconnus par un groupe existant à un moment donné. Cette transmission est assurée par des institutions, notamment éducatives : la famille, de façon individuelle ; l'école, de manière plus collective. Mais aussi les églises, l'entreprise, les syndicats, les associations... »<sup>9</sup> Il y aurait un beau travail à faire sur la question du passage par une communauté thérapeutique comme rite de passage.

Faisons un petit détour par la notion de tuchè des anciens Grecs. Souvent tuchè est traduit par la "chance". Mais ceci ne suffit pas. Tuchè vient des forces de la nature qui s'en prennent aux murs fragiles des villes Grecques. C'est le savoir que la nature peut sans effort détruire totalement tout ce que l'être humain a construit, que toutes ces défenses et ces sécurités sont une illusion. C'est le destin, et pour contrôler le destin les Grecs parlaient de technè. Le hasard pour les anciens Grecs avait une grande importance, c'est tout ce qui touche les gens sans arriver par leurs moyens. Pour eux, c'est le hasard qui donne justement la valeur dans la vie, ce qui met l'accent sur ce qui est vraiment important. C'est bien d'être vulnérable. La technè nie cette possibilité de fragilité. Il y a quelque chose qui nous échappe et mieux vaut vivre en se rendant compte de cette possibilité. La technè met en place une automaticité, et semble donner un sens clair. Tuchè nous montre que le sens est fondé sur rien, un vide, mais que ce rien est fondamental pour l'existence.

La transmission volontaire et la garantie de succès n'existent pas. L'image d'une oie qui reçoit des graines dans sa gorge avec un entonnoir, n'est pas d'application. Ce qui complique la transmission est souvent du côté des récepteurs de la transmission. S'ils ne sont pas prêts à avaler, à accepter, à intégrer, à s'approprier, rien ne se passe. Il faut tenir compte du refus. Il y a à réfléchir sur une mise en situation telle que l'on veuille et puisse recevoir. Pour organiser la transmission, le politique local doit tenir compte du hasard. Tout laisser au hasard ou tout organiser sont les deux extrêmes à éviter. Comment dans une organisation tenir compte du hasard ? Tenir compte des envies et aussi de la rencontre avec le traumatique, ce qui nous dépasse, la question du partage de la souffrance, comme les anciens Grecs, la tuchè, ce qui nous dépasse ?

## ***La transmission et la psychose***

Les témoignages de personnes vivant des expériences psychotiques font souvent référence à des influences bizarres, curieuses, souvent inexplicables ou délirantes pour la personne ou les autres : lire dans les pensées, entendre des voix, recevoir des messages, connaître les rêves des autres, se sentir coupé du monde, se sentir persécuté par tout, tout entendre, se sentir perdu fondamentalement, transmissions d'idées, influences magiques, vécus de transmissions

---

<sup>9</sup> Michel Tozzi, *La transmission et l'individualisme contemporain*, 2007.

<http://www.philotozzi.com/2008/04/la-transmission-et-lindividualisme-contemporain>.

corporelles bizarres... Le texte de Victor Tausk<sup>10</sup> sur la schizophrénie et l'appareil à influencer est fort intéressant à ce propos : il y décrit des impressions de la part d'une patiente. Elle est convaincue qu'un appareil à Berlin transmet des commandes qui initient des sensations corporelles dans son corps. Les mots « schize », « dissociation » ou « non-intégration » réfèrent tous à cette difficulté de contenance. Soit étant trop sensible, sans limite, sans peau avec une difficulté de limitation et de filtration. Soit coupé, insensible, immuable. Comme s'il n'y avait plus personne pour recevoir. Comme si ce qui voulait être communiqué ne s'inscrivait nulle part, ou partout comme dans l'exemple de Tausk, comme s'il n'y avait plus de l' « un » pour donner du répondant. Sans vouloir réduire la psychose à un problème de communication, la rencontre avec les personnes souffrant de psychose nous indique comment elles ont du mal dans les interactions. Comme disait une dame récemment, nous ne sommes pas que malades, nous sommes aussi « altérés dans notre personnalité ». Il y a des difficultés que nous pouvons décrire partant de difficultés avec l'espace et le temps. Et dans le vécu psychotique nous pouvons souvent entendre un questionnement sur de qui ou de quoi vient ce qui est ressenti ou pensé. Soit tout vient de soi, et la personne a l'impression de devoir faire tourner toutes les planètes. Ou à l'inverse, de moins en moins vient de soi mais provient d'un ailleurs. C'est peut-être l'autre face de la même médaille ?

Dans le vécu psychotique<sup>11</sup>, la dimension de l'historicité est de ce fait en difficulté. Beaucoup de personnes souffrant de psychose ont du mal à nous raconter leur histoire personnelle. A certains moments ils ont difficile à se situer dans l'espace et le temps, comme si les deux étaient devenus aplatis, sans relief ni intérêt : pourquoi aller voir ce qui est de l'autre côté, si on n'arrive plus à se situer dans le mouvement entre soi et le paysage là-bas ? Pourquoi parler de l'avant, quand l'ici et le maintenant sont massivement présents et souvent signés d'un angoisse existentielle ? Pourquoi parler quand l'autre connaît déjà toutes les pensées ? Je vous conseille de regarder Tex Avery pour comprendre ces angoisses archaïques.<sup>12</sup>

Une autre façon de comprendre ceci, est de considérer que quand nous pouvons, sans trop de difficultés, parler de notre histoire, c'est à dire pouvoir se situer dans le temps et de faire des liens, nous devons avoir une certaine sécurité de base. Ayant une sécurité de base, nous vivons

---

<sup>10</sup> Victor Tausk, *De la genèse de « l'appareil à influencer » au cours de la schizophrénie*, 1919. Traduit de l'allemand par J. LAPLANCHE et V. N. SMIRNOFF. Précédemment paru en français : *La psychanalyse*, 1958, vol. 4.

<sup>11</sup> Quand je parle de la psychose, je ne suis pas dans une logique où les personnes psychotiques vivent dans un autre monde comme des extraterrestres. C'est plutôt à comprendre comme une façon de se situer dans la vie, comme des questions qui nous touchent tous. Avec un peu d'acceptation nous pouvons tous reconnaître plus ou moins de traits psychotiques en nous. Comme quand j'étais petit je demandais à mon père de me donner l'alphabet français. Je pensais qu'il suffisait de changer les lettres du Néerlandais en lettres en Français pour comprendre le Français. J'étais fâché que mon père ne donne pas ces lettres, comme s'il prenait une position de tout pouvoir absolu. Comme s'il ne voulait pas me les transmettre.

<sup>12</sup> Pierre Delion. *L'intérêt de Tex Avery et de quelques autres dans la psychopathologie de l'image du corps*, 2000. [www.carnetpsy.com/Multimedia/Expositions/Delion/p1.aspx](http://www.carnetpsy.com/Multimedia/Expositions/Delion/p1.aspx)

plusieurs évidences, comme celle, par exemple, de la continuité dans le temps et l'espace, de l'entourage restant stable de notre vécu du corporel comme pouvant d'une certaine façon « oublier » notre sensorialité, et s'en servir. Nous pouvons alors comme nous disions plus haut apaiser nos angoisses archaïques. Ainsi par exemple cette personne qui disait que même quand elle fermait la porte de sa chambre et ses oreilles, elle entendait tout les bruits dans la maison, sans filtrage : c'est à devenir fou. Pour écouter il faut pouvoir installer un silence par rapport aux autres sons. Une sécurité de base est essentielle pour, dans les termes de Peirce, pouvoir passer de l'objet vers le représentement et puis l'interprétant et ainsi de suite. Dans la psychose, cette sécurité de base est en difficulté et peut donner lieu à des expériences que nous pouvons qualifier de clivages, dissociations, ruptures. Les expériences restent au niveau de l'objet<sup>13</sup>, comme le museur qui est pris dans ce qui se passe<sup>14</sup>. Peirce utilise le mot Anglais : « the Muser », la personne qui se laisse aller dans ses pensées, en méditation dans un jeu libre continue (« the play of musement »). Le museur, celui qui muse, est dans la « Quête du Graal », Perceval. Perceval arrive devant le château du roi Arthur. Il s'arrête, sur son cheval. Il ne dort pas, ne rêve pas : il est dans le musement. Il ne faut pas le déranger. Il vient de passer la nuit, en tout bien tout honneur, avec Blanche Fleur, avant d'aller voir Arthur, son roi. Il muse sur un terrain plein de neige ; des oies sauvages se battent au-dessus de lui : trois gouttes de sang tombent sur la neige. Perceval, devant ces trois gouttes de sang, est non pas médusé ou stupéfait (comme on pourrait croire), il est en arrêt sur son cheval, appuyé sur sa lance, devant ces gouttes de sang, et là, il muse. Le verbe est de Chrétien de Troyes, en vieux français. Le littré mentionne pour muser : « s'amuser, perdre son temps à des petits riens ». C'est le même mot que muet (pas le verbe muer de la mue), être muet, qui vient de museau, moue. D'abord, parce qu'au sens propre, muser signifie faire mu, soit rester le museau en l'air à faire mu. En latin, être muet se disait faire mu ; le musement est lié à la mutité, c'est une fonction du silence. Comme des gens qui attendent Godot<sup>15</sup>, le bus qui ne vient pas. Dans le quotidien, nous pouvons observer par exemple que pour démarrer un nettoyage, la personne ne se projette plus dans cette activité et ne commence pas à rassembler les ustensiles, à se mettre en route pour ce projet. Une fois que les balises, les indications viennent d'ailleurs, la personne peut souvent faire l'activité sans problèmes. Faire une ballade en groupe ? Souvent pas de difficulté, une fois en route. Mais partir soi-même pour un projet personnel ? Trouver le chemin sans se perdre ? Faire le lien entre ce qui se passe dans le quotidien et son vécu interne ? Autant de problèmes de communication et d'interaction: du corps vers le mental et inversement, du passé vers l'avenir, du mouvement à initier dans les muscles,...

Cette difficulté de mettre en lien, de s'approprier son entourage et son corps, montre comment un certain processus ne s'opère plus. S'approprier est un mouvement de créer un tenant lieu. S'approprier est passer de l'objet à l'interprétant et à la fonction de scribe. C'est seulement au moment où une inscription peut se faire que nous pouvons parler de passer à un niveau de

---

13 Charles Peirce: pour qu'il y ait un processus, il faut au moins trois positions : du représentement, de l'objet et de l'interprétant. Michel Balat. Fondements (des) sémiotiques de la psychanalyse, 2000, L'Harmattan, Paris.

14 Michel Balat, *La sémiose: le scribe, le museur et l'interprète*, 1994. [www.balat.fr/Le-scribe-le-museur-et-l.html](http://www.balat.fr/Le-scribe-le-museur-et-l.html).

15 Conférence 28 novembre 2009, Théâtre de la place des Martyrs à Bruxelles: "En attendant Godot et la psychose", Freek Dhooghe, disponible sur [www.freekdhooghe.be](http://www.freekdhooghe.be).



symbolisation et d'interprétation. L'interprétation qui peut devenir inscription est la fonction de l'herméneute. Comme si le processus restait à un niveau et n'avancait plus.

Une autre image peut venir en aide. Celle du pare-excitation : le filtrage des stimuli, pas trop et pas trop peu. Et pas n'importe quoi. Un vivant a besoin de bien filtrer. Ne pas laisser entrer quoi que ce soit veut dire mourir. Trop laisser entrer aussi. Laisser entrer des mauvaises choses peut aussi aller vers la mort, une maladie contagieuse peut être mortelle. Cette question de filtrage est vitale et proche de ce nous avons abordé au début du texte sur la transmission. Dans la souffrance psychotique, nous voyons apparaître ces problèmes de filtrage. Comme si il y avait eu un vécu de moments de trop de stimuli, c'est-à-dire des moments traumatiques, des angoisses archaïques. Avec des attaques de panique existentielle, à partir de petits détails, souvent sans pouvoir cerner ces moments précisément. Les personnes psychotiques, apparemment coupées du monde, sont souvent trop sensibles au monde qui les entoure, il y a trop d'informations qu'elles ne savent plus digérer. La peau a cette fonction d'une bonne osmose, filtrer ce qui reste dedans et ce qui sort. C'est une question de continuité interne à partir des échanges avec l'extérieur. Permettre que l'extérieur puisse entrer, et que l'intérieur puisse sortir, mais qu'il reste quand-même une continuité interne. C'est une question de dépôt, d'un tenant-lieu et d'une possible inscription. Si tout flotte, et que l'intérieur d'aujourd'hui n'est plus le même qu'hier, il y a changement sans que ça ne tienne. Il n'y a pas de possibilité d'inscription. Un bateau sans capitaine, perdu sur une mer immense.

L'hypothèse que la difficulté psychotique n'est pas au niveau d'une défaillance sensorielle, mais une difficulté de rassemblement et de filtrage des stimuli est, en fait, dire que la difficulté n'est pas au niveau du « bios », mais au niveau existentiel. Ceci peut nous inviter à considérer la difficulté psychotique non pas au niveau de la communication, mais justement au niveau de la transmission. Les personnes psychotiques peuvent répéter ce qui a été communiqué, mais ce n'est pas pour autant inscrit, transmis. Le « message reçu » et « j'en tiens personnellement compte » ne vient plus. Le message est « envoyé », mais il ne semble pas y avoir un « au-delà ».

Les mouvements concernés sont de l'ordre des processus comme filtrer, passer, transférer, transformer, transmettre, lier et délier.

« La problématique de s'identifier à ce que l'on est. Citons cet aphorisme de E. Bloch: "Je suis mais je ne m'ai pas, c'est pourquoi nous devons devenir". Il y a passage du "je" au "nous". Dans le "je suis", le "je" est encore entre parenthèses, il est indifférencié, c'est le (je) d'avant la reconnaissance de soi: je suis déjà là, mais entre parenthèses. Il ne quitte ces parenthèses qu'au moment où il se dédouble et se prend pour objet: je m'ai... en vue: c'est le dédoublement de la reconnaissance dans le miroir. Cet "avoir" vient différencier l'être indifférencié qui précède. Par ailleurs, personne, aucun être humain (voir les enfants loups) ne peut opérer ce passage si ce n'est déjà à l'intérieur d'une société humaine, d'un nous. »<sup>16</sup>

Ce texte montre bien comment nous passons, autant ontologiquement que dans notre quotidien, de positions qui demandent un processus complexe, et le mot passage est important, parce que nous pouvons dire que, dans ce passage, il y a transformation et il y a avant et après. Dans ce mouvement, qui peut être sous la forme d'une crise, il y a quelque chose qui se perd, et quelque

---

<sup>16</sup> Jacques Schotte, *Cours de questions approfondies de psychologie différentielle*, 1973-1974.

chose qui se gagne, avec transfert d'un état à un autre, gardant quelque chose dans l'état de maintenant de ce qu'il y avait avant. Quelque chose a été transmis, gardé, mais probablement transformé. Le partage, nécessaire pour se ressourcer, le travail de digestion qui passe par copier et détruire, et puis la reprise comme auteur de l'appropriation. Ceci est de l'ordre de la construction, de l'ordre de la création.

Des difficultés à ce niveau peuvent donner l'impression d'une personnalité qui n'a pas de colonne vertébrale. Vivre sans exister. La mort dans l'âme. Ce n'est pas sans raisons qu'un travail à plusieurs est nécessaire, un travail avec la famille, un travail de compréhension de l'histoire familiale, de pouvoir situer dans quoi la personne est prise, malprise. Ce n'est pas sans raisons que nous puissions dire qu'il faut plusieurs générations pour faire une personne psychotique.

Il y a une dizaine d'années, je me rends compte que j'avais, déjà tout petit, senti un poids chez mon grand-père. D'avoir senti ce poids, je m'en rends compte consciemment quand il avait perdu sa femme, ma grand-mère, et qu'il commençait à beaucoup parler de son histoire et de la famille. Après beaucoup de rencontres, et une résistance inconsciente de ma part, j'ai compris qu'il n'avait jamais connu son père. Mon arrière-grand-père - constatant avec son épouse qu'ils ne pouvait pas se marier - a avec la conception de mon grand-père essayé de forcer ce mariage. Il est parti en Amérique en 1913 avec une autre femme et deux enfants. Je l'ai aidé par après pour reconstruire cette histoire pour qu'il puisse savoir au cimetière qui des Van de Vijver, le nom de famille de son papa, étaient de sa famille. Il y a plusieurs personnes souffrant de difficultés psychotiques dans la famille.

## *La transmission dans un cadre institutionnel*

Notre réflexion sur la notion de la transmission nous a fait cheminer par des idées comme « passer », « différencier », « filtrer », « lier » et « délier », « chercher du sens ». Par après nous avons retrouvé ces mêmes idées dans la problématique de la psychose. Est-ce qu'une institution qui s'occupe de personnes psychotiques doit, d'autant plus, être attentive à ces questions ? Est-ce que toute institution ne doit pas être attentive à ces questions ? Donner une attention particulière aux passages, filtrages, différenciations, liaisons et déliaisons en se questionnant régulièrement sur le sens de son fonctionnement ? Comme si ce qui se montre comme difficulté dans la psychose devrait être d'autant plus soigné, pris en compte pour créer, au mieux possible, de l'avec : être là où ça se passe. C'est ce que j'ai appris de Marc Ledoux<sup>17</sup> en travaillant à La Borde : rester attentif, chaque jour, au pourquoi nous sommes là. Dans ses interventions, il insiste régulièrement sur la singularité du soin et du suivi de telle ou telle personne, en rouspétant sur l'organisation qui a tendance à ne plus tenir compte de cette singularité. Ce faisant, il essaie de diminuer les effets nocifs de l'organisation qui font que des personnes

---

<sup>17</sup> Mark Ledoux, *Qu'est-ce que je fous là : Psychothérapie institutionnelle en résistance et dialogue avec la psychiatrie de qualité*, 2005, Litterarte, Leuven.

peuvent se comporter soi-disant bizarrement, aliénées ou traversées par des influences vécues comme venant d'un ailleurs. Il incarne le fait que travailler dans un milieu psychiatrique est aussi accepter d'être humble et ouvert à la souffrance en soi, accepter son impuissance. Il m'a transmis l'importance d'oser accepter son impuissance sans couper le lien. Soigner l'autre est d'abord soigner soi-même, accueillir l'étrangeté en soi.

Il est évident qu'une analyse approfondie des influences, des interactions dans le cadre d'une institution est encore plus complexe. C'est déjà difficile si nous voulons tenir compte de ce qui se fait et se dit ouvertement. Mais l'analyse se complique si, en plus, nous acceptons que l'inconscient joue un rôle et que ce qui se dit n'est pas toujours en lien direct avec ce qui se passe. Ou que nous pouvons être pris dans une transmission d'un autre niveau, comme une autre génération, qui n'est pas ouvertement annoncé. Par exemple le constat que, pendant longtemps dans notre institution, il y avait des moments violents en paroles, des conflits violents, des décès soudains. Et que probablement il peut y avoir un lien entre la façon dont notre institution a commencé à exister et ses symptômes, nous voyons bien la difficulté de la tâche. Ces phénomènes ne peuvent pas être compris en cherchant la vérité dans une institution. Il y a la question de comment les choses se passent, dédoublée par la question comment ces choses sont perçues ou ressenties, comment elles sont racontées, comment elles sont transmises. Notre tâche est de prendre ces phénomènes plutôt comme des manifestations à interpréter, leur donner du sens. C'est vrai que, par exemple, la Traversière a commencé à exister au sein d'un petit groupe de travailleurs dans l'asbl Papenkasteel, où, fin des années 1980, il y avait une mauvaise gestion. Et quatre travailleurs, face à ces difficultés, ont voulu démarrer un nouveau centre, avec tout l'espoir de faire mieux. Ils se sont rencontrés dans une période difficile, d'insécurité et de polarisation dans leur lieu de travail. La période de clôture et du nouveau départ a été violente, le démarrage de la Traversière n'a pas été facile.

Nous avons pointé que l'aliénation et l'isolement peuvent être des signes d'une transmission en difficulté. Nous pouvons quand même être surpris que ces deux réactions soient aussi souvent présentes dans une institution. Pour mieux comprendre ces phénomènes, nous avons pris, en psychothérapie institutionnelle, l'habitude de parler d'établissement quand nous parlons de la part de l'institution dans son organisation verticale, administrative. Cette organisation est la colonne vertébrale, importante pour qu'il y ait un cadre, des contrats de travail, des subsides, de l'argent, du chauffage etc. Par contre, quand il n'y a que ça, que de l'établissement, l'effet est que les gens deviennent aliénés dans leur travail, et que beaucoup de travailleurs se retirent dans des chasses gardées, se trouvant isolés, en difficulté pour communiquer avec les autres. Comment sauvegarder et soutenir le vivant qui apparaît, comment introduire du vivant en instituant, en créant des événements tout en soutenant une asepsie pour éviter des effets nocifs ? Cette dialectique entre instituant et institué est à soutenir, les deux sont nécessaires et ont une valeur complémentaire.

Si, comme nous venons de l'écrire, soigner la possibilité de transmissions peut soutenir des processus destructifs psychotiques à l'œuvre, à quoi pouvons-nous être attentifs ? C'est probablement banal à dire, mais une transmission n'est pas à faire une fois pour toute. La transmission est un mouvement à relancer souvent, et en étant attentif à ce que nous venons de développer. Il faudrait peut-être plutôt dire qu'il faut soutenir des processus qui rendent possibles d'éventuelles transmissions. La transmission en tant que telle ne se contrôle pas. Nous pouvons essayer de repérer les conditions qui facilitent des processus de transmission. Par exemple, il y a tout simplement la transmission de ce qui se passe quotidiennement jour et nuit.

Passer des informations, via des réunions de passage d'information, permet de se rendre compte que nous ne travaillons pas seuls. Introduire de la continuité et de la cohérence. Être attentif à éviter des effets d'aliénation et d'isolation. Mettre en place ce que nous appelons des instances, comme par exemple des réunions, un club thérapeutique, des mini-équipes<sup>18</sup>. Ces instances permettent de déconstruire des rapports de pouvoir, d'ouvrir des espaces de paroles libres. Elles permettent de mieux faire circuler la parole, d'être dans un échange, de susciter les rencontres. Elles permettent d'être au plus proche de ce qui se passe réellement. Ceci peut aider à créer des ouvertures, de la curiosité, des surprises.

L'idée de travailler avec des instances, comme par exemple la réunion d'équipe, est de créer des lieux symboliques, qui permettent de questionner des influences institutionnelles sur leur sens. C'est-à-dire questionner de quelle force il s'agit. Dans ces instances, il y a un mouvement quotidien à soutenir pour faire l'analyse de cette force. Soutenir toute une organisation de médiateurs qui permettent de doser ces forces. Assez, mais pas trop. Ce qui demande à chacun de pouvoir, un moment donné, se mettre dans la position de passeur, maillon dans la chaîne. La plus grande maladie des institutions ce sont les rôles figés, ou des conflits latents<sup>19</sup>, trop pris au sérieux et pas traités, qui bloquent les échanges.

En même temps que nous sommes attentifs aux structures, une attention est donnée à l'informel. L'informel est en lien avec l'ambiance dans laquelle les choses se passent. L'informel et l'ambiance, l'accueil sont d'une importance majeure dans la question de la transmission. L'ambiance est la récolte et la mise en lien basal des angoisses archaïques. Une ambiance en instance de devenir véritablement une vie quotidienne du seul fait qu'un contact prenne et s'y prenne, fonctionne comme une mayonnaise, une transformation permanente du vide en ambiance créant du liant, une fabrication de possibilités d'investissement, et permet à chacun d'apaiser ses angoisses archaïques, de s'agripper et puis partir à la recherche<sup>20</sup>. Lieu où et d'où circuler<sup>21</sup>. C'est un travail majeur de recevoir ces forces et ces contenus, la fonction phorique, recevoir et accueillir quotidiennement. Pour cela, l'ambiance est à soigner. Créer de la vie quotidienne. Le musement c'est-à-dire se permettre d'être là, être présent dans l'ici et maintenant est un premier pas logique dans ce processus institutionnel. Quand quelqu'un ne se sent pas accueilli, la personne n'a pas envie de se brancher, une prise est difficile, la mayonnaise ne prend pas. S'il n'y a pas de prise, pas d'intérêt, une transmission ne se fera jamais. Puis il faut une conscience que toute personne ou objet, dans sa qualité de médiateur, peut être investi, qu'il est important de porter et de garder, sémaphoriquement, ces éléments de transfert. Le scribe est le deuxième pas institutionnel, un pas dans le processus logique, comme moment de porter et de repérer. Accueilli et contenu comme pas un et deux logiquement, pour après être symbolisé, envoyé au-delà, afin de capter le sens, métaphoriquement. La troisième étape est que l'institution doit pouvoir faire pare-excitation historique. Ce dernier pas de symbolisation se passe au mieux via la narration. C'est dans la narration que l'entourage inscrit quelque chose

---

<sup>18</sup> L'idée des mini-équipes nous est venue après une visite du Psycho-Sociaal Centrum St Alexius à Ixelles. Depuis peu nous incluons chaque résidant dans sa mini-équipe, une fois par mois avec quelques travailleurs.

<sup>19</sup> Stanton et Schwartz, *The mental hospital*, 1954, Basic Books, New York.

<sup>20</sup> Imre Hermann et la théorie de l'agrippement, *Le Coq - Héron*, no 188, 2007, éd.: Erès.

<sup>21</sup> Penser l'espace, initier la circulation. Asbl La Traversière, 2010, Nivelles.

pour la personne psychotique, afin qu'un jour cette personne puisse s'approprier cette inscription. Cette narration via l'ensemble tient compte de la singularité de chacun. C'est l'élaboration et la perlaboration de la fonction métaphorique qui sont une étape importante dans le soin, c'est-à-dire le travail à travers. C'est-à-dire saisir quelque chose qui peut faire sens pour le patient. C'est la fonction de l'herméneute. Ce processus logique à parcourir, est indispensable pour garantir un travail thérapeutique. Le blocage d'un de ces processus peut être vu comme une maladie de l'institution et doit être traité, c'est-à-dire relancé. Ceci donne une souplesse institutionnelle, sans que l'institution ne se déforme.

Un jour, un résidant entre dans le bureau où nous donnons les médicaments. Il s'assoit et après un moment il sort du bureau et en sortant il donne un coup de pied dans un meuble en cassant une vitre. Nous le calmons et prenons le temps d'en discuter en équipe. Tout un palabre sur la question de la transgression, l'agressivité et quoi décider pour lui. Dans un moment de silence, Jean-Marc Clèves, l'ouvrier qui participe à ces réunions – une décision politique locale – nous dit : « Je comprends pourquoi il a fait ça. Il voulait son médicament, il y avait beaucoup de travailleurs en train de raconter plein d'histoires et il n'a pas osé demander son médicament. Il a attendu, et personne n'a remarqué qu'il était là en attente. » Ce monsieur, via son pied, a transmis quelque chose, que l'ouvrier avait compris.

Garder une continuité dans le changement, changer en gardant une continuité. Cela semble une condition pour ouvrir la possibilité de transmissions.

Dans une institution, quand on dit transmission, on veut souvent parler de la transmission des plus âgés vers des plus jeunes, ou des stagiaires. Dans notre institution, la Traversière, une tradition existe depuis longtemps, qui elle-même a été transmise par la clinique La Borde en France. C'est d'organiser une visite de plusieurs jours à La Borde. Il y a la rencontre avec un lieu qui baigne dans un travail inspiré par la psychothérapie institutionnelle. Y joue aussi le fait de se rencontrer dans un autre cadre qui facilite une autre façon d'être en contact : l'ambiance y est différente. Il y a pas mal de stagiaires qui sont venus avec nous. C'est dans ces moments que nous pouvons nous rendre compte que l'envie de recevoir est primordiale dans la question de la transmission. Si la personne de qui nous attendons de recevoir le contenu de la transmission, n'est pas dans une ouverture, qu'elle n'a pas assez envie, la transmission sera en difficulté. Déjà que ce qui sera transmis est aléatoire, nous pouvons dire qu'une des conditions de la transmission est l'ouverture et l'intérêt de la personne. L'expérience avec des stagiaires montre que des personnes semblent passer régulièrement à côté, que rien n'est pris, reçu. En parlant avec des collègues qui sont arrivés plus récemment, pour qui nous avons organisé des matinées de formation pour parler du travail, ceux-ci disent que c'était intéressant, mais là où ils apprennent le plus, c'est dans le quotidien, la pratique réflexive ou praxis. Praxis est le mot pour dire que notre pratique est dirigée, dans le sens noble, à partir d'une théorisation et prise de position politique locale venant d'une expérience du terrain.

Ces réflexions amènent alors à se méfier de la technè dans l'organisation, sans mépriser, mais en tenant compte de la tuchè. C'est questionner le « transmettre », de personne à personne, de sujet à sujet, ce qui veut dire rencontre. La rencontre est plus efficace pour la transmission que la bonne organisation. Il va de soi que le paradoxe est entièrement là, l'impossibilité de la transmission. La transmission ne peut pas être organisée par de la technè, et quand même elle

doit faire partie du politique local. Pourquoi parler de politique ? Parce que parlant de transmission, il ne faut pas oublier la question du contenu. Et le contenu porte sur des valeurs, des choix. Et le choix qui a été pris est d'aller dans une certaine direction. Tenir compte de la tuchè est demander de faire avec ce qui est là, mais pas n'importe quoi, dans une certaine posture, un certain style. C'est demander que tout le monde s'inscrive dans une chaîne, une chaîne symbolique, à sa façon, tenant compte de la singularité de chacun et de l'ensemble de l'institution. Le Dr Jean Oury a repris le mot du collectif<sup>22</sup> pour parler de ce qui apparaît quand cette machinerie organique est en route, et dans le contexte de ce texte, quand la transmission existe en tenant compte du hasard, c'est-à-dire que la question du sens, qu'est-ce que je fous là, est en processus. Quand l'ensemble peut être organisé en respectant la singularité et inversement.

Pour que la transmission soit possible il faut du balayage, du nettoyage. Enlever, éliminer, faire disparaître tout ce qui bloque la transmission. Et rechercher des facilitateurs de transmission. Qu'est-ce qui bloque la transmission dans une institution? Les rapports de pouvoir. Cela crée de la résistance. La sédimentation. Tout ce qui va trop de soi. La répétition. Qu'est ce qui aide ? La surprise, l'événement, la distribution des responsabilités, la rencontre, l'authenticité, la présence au quotidien, la prise en compte des difficultés, le respect, la sécurité de base. Nos centres sont peut-être essentiellement des fabriques de possibilités de transmission ?

Transmettre est d'office mettre en place et à sa place. Je me rends compte qu'en commençant à témoigner de mon histoire à la Traversière, je ne peux raconter qu'en me situant. Et que évidemment, l'auditeur ou le lecteur est, de ce fait, situé aussi. La relation est d'office asymétrique. La transmission part aussi d'un moment psychodynamique qui est « Moi, je... ». Une expérience m'a fait prendre conscience de l'importance des places. Pour ce qu'il en est de mon histoire à la Traversière, au niveau des places, je me situe à la deuxième génération. Dans la fondation de la Traversière, même si j'y suis depuis presque le début, je serai toujours de la deuxième génération. Avant que l'asbl la Traversière n'ait signé une convention, il y a eu une deuxième fondation. Il y avait d'abord les statuts, signés par quatre personnes. Mais dans les mois après, il fallait trouver de l'argent pour nos premières démarches. Parmi les quatre fondateurs, tous ne se sont pas déclarés solidaires pour un prêt à la banque. Plusieurs personnes de la deuxième génération ont signé. J'étais l'un d'eux. Nous étions quelques-uns convaincus qu'il fallait prendre le risque. 16 ans plus tard (deux des quatre de la première génération n'étant plus présents), Ruben Ordonnez décède soudainement. L'asbl m'a demandé de reprendre la direction pour garantir la continuité dans le projet. Le quatrième de la première génération, travaillant encore dans l'équipe, me bloquait régulièrement dans l'exécution de ma fonction. Je me doutais qu'il n'était pas content, et un jour il m'a dit : « Les trois autres sont devenus directeur, maintenant c'est à moi et pas à toi pour être directeur ». Le passé est important par rapport à cette notion de places. Il vaut mieux savoir dans quoi nous mettons les pieds.

## ***La transmission: impossible nécessité***

En 1985 je faisais un stage à La Borde, mais étant néerlandophone je comprenais mal le français. J'allais aux séminaires du samedi soir de Jean Oury. Je ne comprenais pas grand-chose, et ce que

---

<sup>22</sup> Jean Oury, *Le collectif*, Champ social éditions, 1999, Nîmes.

je comprenais je le notais dans un petit cahier. Ces séminaires m'ont beaucoup influencé, je m'en rends compte après-coup. Il y a eu transmission, dépôt, de quelque chose, qui continue encore maintenant à me traverser. Mais qu'est-ce qui a été transmis ? Ce n'est pas un certain savoir. Ce n'est pas un dictionnaire. Ce n'est pas un contenu pur. Je ne comprenais pas grande chose. Dans des moments pareils ce qui est transmis n'est-ce pas plutôt un style, style de penser, style de faire, une attitude, une posture? Liliane Baudart<sup>23</sup> insiste sur l'idée de la posture, la façon d'aborder le monde, les autres et soi-même.

Un jour, avec Ruben Ordonez, je rencontre un patient qui venait de frapper une collègue. Nous le voyons dans le jardin, à côté d'une petite table et quelques chaises. Le monsieur était hors de lui, n'arrêtait pas de marcher, trouvait injuste qu'on osât lui parler des événements, et dans son délire il nous faisait savoir que la Traversière lui appartenait. La tension montait et je ne voyais pas trop comment faire. Ruben, un moment donné, s'est assis sur une chaise, à mis ses pieds sur la table, relaxe et disait : « je pense que nous avons un grand problème ». Le monsieur s'est détendu du coup, et nous avons pu négocier avec lui une solution.

Transmettre est aussi suspendre, prendre du temps, raconter. Une pratique bien connue de transmission est celle de la lecture du soir aux enfants dans leur lit. Les contes et les mythes ont une attraction particulière. Cela semble si évident, pourtant ces moments ont une grande importance de transmission, entre les parents et les enfants. Autant pour les témoignages et les anecdotes. Les histoires, l'histoire, les témoignages, les anecdotes sont pleins d'expériences qui touchent à cette question de la transmission. Pensons au voyageur qui venait de loin et qui se mettait à raconter des histoires de peuples inconnus, des aventures vécues dans des pays inconnus. Raconter des anecdotes, des petits bouts d'histoire, semble avoir du sens, ce sont des petits morceaux envoyés au-delà, venant d'un autre horizon, à prendre ou laisser.

Mais qu'en est-il du contenu qui est transmis ? Dans le conseil du jeune homme du début, il parlait de planter une idée dans la tête. Est-ce que transmettre est une question de planter ? La « vraie » transmission ne serait-elle pas à comprendre sur le mode de l'accompagnement d'une femme qui accouche? Accompagner pour faire naître une nouvelle idée. Mais cette idée, elle vient du transmetteur ? La femme qui accouche, c'est son enfant. L'idée était peut-être déjà là, en possibilité. Il fallait seulement encore la faire accoucher. Est-ce que la vraie transmission n'est pas de faire naître ce qui existe déjà ? Un passage qui transforme? A partir d'une rencontre ?

Mon père, professeur pensionné de mathématiques, avait dans son bureau une affiche d'un monsieur avec beaucoup de cheveux. J'ai compris plus tard que c'était Einstein. Et un tableau où il écrivait des formules mathématiques incompréhensible à n'en plus finir. Déjà là, j'étais fasciné devant ces signes qui semblent cacher des choses mystérieuses mais fascinantes. Comme Jean Oury devant un tableau où il inscrit des signes lacaniens, des figures szondiennes, en se promenant devant, pendant son séminaire.

Alors si ce n'est pas une idée qui vient d'ailleurs, mais une rencontre qui fait apparaître quelque chose en soi, c'est quoi la transmission ? Dans ces moments que nous pouvons après coup appeler de transmission, quand cela fait écho en nous ou que nous voyons que ça fait écho chez l'autre, il y a une appropriation. Cela veut dire que le transmetteur accepte qu'il ne sache pas tout transmettre, qu'il est limité, situé. En se situant, il s'approprie sa place. L'aîné ne sera jamais

---

<sup>23</sup> Directrice générale de la fédération Wallonie-Bruxelles de l'Aide à la Jeunesse

le plus jeune dans sa famille. Et la personne qui reçoit la transmission s'ouvre en étant surprise d'une certaine reconnaissance, et accepte d'être située. Elle est prête à s'approprier quelque chose. Ce sont des moments qui sont signés par des personnes qui se positionnent comme auteurs, une direction qu'ils donnent à des expériences. C'est un moment asymétrique dans la relation ; à partir de cette relation il y a un appel à être, une direction à prendre et une invitation à se l'approprier. Une invitation à devenir capitaine de son bateau qui sinon se perdrait sur une mer immense sans horizon.

Freek Dhooghe